

Les pratiques apicoles anciennes face à la mondialisation



© J.M. Rosso-Londoño

Intérieur d'une ruche d'abeilles jandaira de l'espèce de mélipones.

Les abeilles contribuent au maintien de 65 % de la biodiversité, notamment *via* la pollinisation. Mais l'accroissement des pollutions liées à l'intensification des activités humaines, conjugué aux effets du changement climatique, menace fortement la vie de ces butineuses hors pair. Leur raréfaction se manifeste à toutes les latitudes et pour toutes les populations d'abeilles mellifères du monde, quel que soit le degré de domestication dont elles sont l'objet. Aussi vieille que l'humanité, la collecte du miel revêt, à travers le monde, une incroyable diversité, tant culturelle que biologique. L'apiculture, activité aujourd'hui professionnalisée à grande échelle dans les pays des régions tempérées, coexiste encore avec la chasse de miel sauvage, abondamment pratiquée dans les régions intertropicales. Mais, face à la mondialisation, les pratiques apicoles évoluent. Des chercheurs, par ailleurs acteurs du projet Sentimiel*, étudient ces transformations. Au Maroc, avec l'introduction et la diffusion de ruches modernes, l'apiculture est en pleine mutation. Dans les forêts tropicales humides, la déforestation met en péril le destin des abeilles, étroitement lié à celui des hommes. En Amérique latine, la méliponiculture révèle ses contradictions.

* Initiative menée par l'IRD, financée par Fondation pour la recherche sur la biodiversité, qui vise à explorer et valoriser les perceptions locales du changement climatique à travers les savoirs naturalistes relatifs aux abeilles sauvages et domestiques.

Une apiculture marocaine en pleine mutation

Dans le sud marocain, la diffusion, depuis une vingtaine d'années, d'une apiculture commerciale et productiviste bouleverse les pratiques locales. « Si les apiculteurs exerçant une forme locale et ancienne de l'activité restent plus nombreux que les apiculteurs modernes, ces derniers sont aujourd'hui en passe de devenir majoritaires pour la production qui arrive sur le marché », constate Geneviève Michon, ethnobotaniste. L'apiculture ancienne se caractérise par une grande diversité de ruches. En poterie, en tiges de fêrule ou en tronc de dragonnier, elles sont parfaitement adaptées au climat. « Dans l'esprit des pratiques apicoles locales, le rapport de l'homme à l'abeille est empreint de respect, à la limite du sacré. La production de miel est considérée comme un don », sou-

ligne Romain Simenel, ethnologue. Dans une année de sécheresse, où l'abeille dispose de peu de ressources, l'apiculteur va laisser à la ruche le miel dont elle a besoin pour survivre pendant l'hiver. L'apiculture

moderne répond à des codes bien différents. La production de miel à grande échelle, pour la commercialisation, est son objectif premier. Elle utilise des ruches transportables, de type Dadant ou Langstroëm. « En



© A. Garcia

hiver ou en période de sécheresse prolongée, les apiculteurs n'hésitent pas à nourrir les abeilles avec du sucre raffiné, bouleversant ainsi l'écologie de la ruche », observe Geneviève Michon. La diffusion de ces pratiques modernes entraîne une perte de diversité biologique et culturelle. Ainsi, l'abeille saharienne est menacée de disparition, suite à l'introduction de l'abeille noire du Rif, plus productive. Et la variété des types de ruches tend à s'effacer. Cependant, « la coexistence de ces deux modes de pratiques, parfois chez un seul et même apiculteur, est porteuse d'innovations », constate Antonin Adam, ingénieur en développement. Certains apiculteurs consa-

crent les ruches traditionnelles, mobiles, à la fabrication de miel standard, tout en pratiquant la transhumance avec les ruches modernes, pour une production de miel de qualité. D'autres, visant une meilleure adaptation au climat, enterrent ou emmentent des ruches modernes, comme ils le faisaient avec les ruches anciennes. « L'innovation émerge fortement au sein de certaines coopératives et associations formées par des apiculteurs locaux », précise Lahoucine Amzil, géographe. Vers lequel de ces deux pôles penchera la balance ? Seul le temps le dira. ●

Contacts

genevieve.michon@ird.fr
UMR GRED (IRD, UM3)
LMI MEDITER
romain.simenel@ird.fr
UMR LPED (IRD, AMU),
LMI MEDITER

Un apiculteur du Sud Marocain devant ses ruches faites en roseaux et raquettes de figiers de Barbarie.

Un destin incertain pour les chasseurs de miel sauvage

Dans les sous-bois des forêts tropicales, les destins des abeilles et des hommes sont liés et, aujourd'hui, fortement menacés par une déforestation galopante, poussée par des intérêts économiques mondiaux. Les forêts des tropiques hébergent la plus grande diversité au monde d'abeilles mellifères. Pour les peuples chasseurs-cueilleurs, la collecte de miel sauvage est une véritable institution. C'est une affaire de spécialistes. « Les petites abeilles sans dard, productrices d'une miellée liquide, trouvent refuge dans des anfractuosités naturelles difficiles à déceler par un œil inexpérimenté », note Edmond Dounias, ethnobiologiste. Les collecteurs possèdent une connaissance très précise et étendue du comportement des abeilles. Heures de sorties des ouvrières, phénomène d'essaimage, identification de la reine, organisation fonctionnelle de la ruche, etc., ces informations leur sont essentielles pour prélever le miel sans compromettre la survie de la ruche. Souvent, la récolte se révèle périlleuse. « Les abeilles géantes d'Asie du Sud-Est par exemple, élisent domicile dans le tualang, arbre majestueux qui

culmine à plus de 75 mètres », illustre Edmond Dounias. L'ascension demande courage et compétences, et implique de disposer d'un outillage approprié. Chez les peuples Pygmées d'Afrique centrale, l'équipement se compose principalement d'une ceinture d'ascension, d'une hache coudée, d'un bouquet fumeux et d'une nacelle. « Ces experts prennent d'énormes risques pour récolter une friandise qui sera impérativement distribuée équitablement à l'ensemble des membres de la communauté », précise Edmond Dounias, soulignant ainsi l'altruisme de la démarche. « Dans ces sociétés, le miel n'est pas seulement bon à manger. Il est également bon à penser », poursuit l'ethnobiologiste. C'est un fait social et culturel. Il est au centre des préoccupations et de la vie quotidienne des Pygmées Baka ou des Punan de Bornéo. Par l'observation du comportement des abeilles, véritables sentinelles de l'environnement, les peuples forestiers sont alertés sur les changements en cours. Par exemple, agissant comme un baromètre, elles sont sensibles à de subtiles fluctuations du climat. Plus généralement, « pour ces communautés, le miel définit la manière d'appréhender son

environnement et sa place dans le monde. Il constitue l'un des piliers de leur identité ». Aussi, quand le milieu forestier se dégrade, les abeilles et, incidemment, les hommes qui y vivent, sont sérieusement mis en péril. ●

Contact

edmond.dounias@ird.fr
UMR CEFE (CNRS, UM1, 2 et 3,
Sup Agro, Cirad, IRD, Inra)



© IRD / E. Dounias

Collecte du miel de mélipones (abeilles sans dard) en forêt chez les pygmées Baka au Cameroun.

La méliponiculture en Amérique latine, face à ses contradictions

En Amérique latine, la promotion de la méliponiculture constitue le fondement de nombreux projets visant à soutenir les populations rurales. Les abeilles sans dard de la tribu Meliponini sont natives d'Amérique latine. La collecte de leur miel, ou méliponiculture, constitue une pratique très ancienne. « Les Mayas, par exemple, étaient de grands méliponiculteurs, et l'activité a été traditionnellement exercée quasiment dans toute l'Amérique tropicale », précise Juan Manuel Rosso-Londoño, doctorant colombien. Dans les vingt à trente dernières années, s'appuyant sur des études réalisées au Brésil et au Mexique, notamment, l'intérêt des gouvernements, des scientifiques et des ONG pour cette activité s'est grandement accru. Dans les projets poussant à son développement et à sa préservation, la méliponiculture est généralement qualifiée de durable, dans le sens où elle favorise la conservation de la biodiversité tout en constituant une activité économique intéressante pour les populations, rurales ou urbaines, reconnues comme pauvres. « Pourtant, dans certains cas, le discours accompagnant la promotion de la méliponiculture peut montrer des contradictions. » C'est ce qu'a observé Juan

Manuel Rosso-Londoño dans le nord-est du Brésil. Dans la région semi-aride de l'État du Rio Grande do Norte, certains grands méliponiculteurs possèdent jusqu'à plus de 1 500 ruches. On assiste à une réelle explosion de l'activité, avec des conséquences pas toujours favorables à l'environnement, comme la destruction d'arbres et la disparition d'abeilles natives. Or, « les responsables de ces actions sont les meleiros, collecteurs traditionnels de miel sauvage, récemment entrés dans une dynamique commerciale pour répondre aux demandes croissantes en nids, émanant de méliponiculteurs et de centres de recherches », constate Juan Manuel Rosso-Londoño. Pour autant, il n'est pas question de généraliser. Ces investigations forment un premier travail, qu'il pourrait être intéressant de prendre en compte dans la définition et la conduite des politiques et des projets. ●

Contact

Juan Manuel Rosso-Londoño
jmrossol@yahoo.com
Université de São Paulo, Brésil

En savoir plus

Programme sentimiel
L'ethnologie à la rencontre de l'abeille jaune – www.canal.ird.fr